



COMÉDIE-FRANÇAISE

V^x-COLOMBIER

ÉCLAIRAGE PÉDAGOGIQUE



© Vincent Pontet

Et si c'étaient eux ?

texte et mise en scène de Christophe Montenez et Jules Sagot

Avec Alain Lenglet, Florence Viala, Laurent Stocker, Julie Sicard, Sébastien Pouderoux, Élissa Alloula, Clément Bresson, Dominique Parent

21 septembre > 5 novembre 2023
THÉÂTRE DU V^x-COLOMBIER

Éclairage pédagogique par Marie Grandin, professeure de lettres et de théâtre



GOUVERNEMENT

Liberté
Égalité
Fraternité

Sur un plateau de télévision clinquant, six comédiennes et comédiens de la Comédie-Française à la retraite participent en direct à l'émission « Et si c'étaient eux ? ». Ils ont l'espoir d'éliminer leurs concurrents du Soleil et de La Ménardière et de décrocher, par la grâce du public, les financements nécessaires à la pérennisation de l'hospice idéal rêvé pour eux par leur éminent prédécesseur, Coquelin. Christophe Montenez, lui-même sociétaire de la Comédie-Française, et Jules Sagot, tous deux membres du collectif Les Bâtards dorés, ont imaginé cette « farce pathétique » qui s'ancre dans le passé, se joue au présent et ouvre sur un potentiel avenir.

N'Y A-T-IL PAS QUELQUE DANGER À CONTREFAIRE LE VIEUX ?

Un danger pour le public ? Et notamment les plus jeunes qui ne se sentiraient pas spontanément concernés par un spectacle sur la vieillesse.

Danger pour les comédiennes et les comédiens eux-mêmes ? Eux qui incarnent ces vieux pensionnaires de la Comédie-Française, librement inspirés par le film *La Fin du jour* de Julien Duvivier.

Nous ne pouvons pas nous prononcer sur les émotions des comédiennes et comédiens sauf à dire qu'ils prennent visiblement un grand plaisir à se glisser dans ces silhouettes décrépites et saisissantes. Les hallucinants maquillages réalisés par Cécile Kretschmar ne suffiraient pas cependant à faire croire à la réalité de ces personnages. Le jeu des actrices et des acteurs investit aussi la voix, le corps, et ils réussissent l'improbable exploit de paraître lents, empêchés, engoncés dans la douleur du muscle, des os et des organes, tout en maintenant le rythme de l'action et du tempo imposé par le jeu télévisé. On en oublie la performance et l'on sombre avec plaisir dans l'illusion.

UN THÉÂTRE EXISTENTIEL ET POLITIQUE

Quel vieux, quelle vieille serai-je demain ? C'est la question que se posent les comédiennes et comédiens en se jouant ainsi, et celle que se pose le public qui se contemple dans ce miroir. Que signifient cette angoisse que nous éprouvons devant la vieillesse des autres et le dégoût manifeste qu'Alban Vauqueur, animateur incarné par Laurent Stocker, éprouve devant ces corps vieillissants ? Ces questions qui interrogent notre humanité sont rattrapées par une autre question plus urgente, qui revient tragiquement à la une des médias, à l'occasion d'une canicule, d'une épidémie ou d'un scandale comme celui dévoilé dans *Les Fossoyeurs* de Vincent Castanet, essai évoqué dans le spectacle : que faisons-nous de celles et ceux qui vieillissent aujourd'hui ? Que faisons-nous pour que cette vie qui finit soit encore la vie ? *Et si c'étaient eux ?* est bien une œuvre politique qui trouve un écho dans les préoccupations d'une société qui se sait vieillissante et dont près du tiers de la population aura plus de 60 ans en 2030. Mais théâtre politique ne signifie pas théâtre didactique. Dans cette (presque) dystopie, la



problématique se lit en filigrane de l'action, de la fable et du dialogue. Les spectateurs et spectatrices, ceux du jeu qui doit décider du sort des personnages, sont invités par exemple à voter sur impots.gouv et il n'en faut pas plus pour mettre en lumière la désertion d'un état qui livre les finances publiques à l'affect du citoyen devenu spectateur. Le jeu de massacre orchestré par Alban Vauqueur qui élimine d'un coup de fusil (factice mais très réaliste) les comédiennes et les comédiens incapables de suivre les règles de l'épreuve improvisée suffit à rendre compte de la violence sociale qui s'exerce sur des individus considérés comme hors-jeu. Le discours de Judith Siquaire (jouée par Julie Sicard) qui n'en peut plus de faire semblant et s'assoit de côté pour évoquer la vie dans les Ehpad n'a rien d'une parenthèse moraliste. Ses paroles s'ancrent dans un moi profond qui dit son angoisse : celle de devenir anonyme, oubliée, rongée par l'indifférence.

UN RENOUVEAU DU THÉÂTRE DE LA CRUAUTÉ

Le côté farcesque du spectacle ainsi que ce mélange des genres et des registres donnent au public le rare bonheur de réfléchir au bord des larmes et de s'interroger dans un éclat de rire. On passe d'une représentation avortée de *Bajazet*, tragédie choisie pour l'épreuve du théâtre classique et sabotée par une colonne de carton-pâte échouant malencontreusement sur l'improbable turban de Séraphin Boudoux (incarné par Sébastien Pouderoux) à l'émotion bouleversante de la mort de *Cyrano*, jouée par un Armand Tresson (alias Clément Bresson) lui-même déjà mourant qui revient à la vie par la grâce des mots de Roxane et de ceux de Rostand. Les épreuves auxquelles est soumise la vieille troupe sont l'occasion d'explorer toutes les émotions du théâtre, de la calamiteuse improvisation avec groins de cochons et absence totale d'inspiration à la poésie magique du couple Martin Lallemand (joué par Alain Lenglet), Francine Valia (interprétée par Florence Viala), couple à la scène, et devant nous désormais, couple dans l'au-delà.

LA MAGIE DU DIRECT

Car ces vieux qui sont venus défendre leur avenir sur le plateau télévisé ne cessent de dérégler la mécanique de l'émission, soit par refus de jeu délibéré, soit de manière involontaire. Alban Vauquer et son assistante, Lisa Oullala (interprétée par Élissa Alloula) ont tout calibré, veillé à alterner les moments apparemment légers et ceux de fausse émotion. Mais rien ne se passe comme prévu, à l'image de ce tapis roulant mécanique vérifié avant le lancement de l'émission et qui refuse obstinément de rouler. La minute de vérité à laquelle semble se soumettre Armand Tresson finit en explosion de violence incontrôlable. Impossible de reprendre à Francine Valia le ballon qui devait, passant de main en main, désigner par un faux hasard, le comédien chargé de la chanson prévue et répétée. Et c'est elle qui se lance alors dans une version techno-rap du *Temps des cerises*, offrant un très drôle et angoissant contraste entre cette voix au bord de la rupture, ce corps diaphane et les lumières stroboscopiques vrillées par les rythmes électriques. Elle encore, posée là sur le plateau dans son fauteuil roulant, comme un accessoire, à côté de Martin Lallemand tout aussi figé. On les avait vus longtemps tous les deux, dans ces minutes fébriles qui précèdent l'émission, immobiles, le corps réifié. Ni Vauquer ni le public n'auraient pu se douter que ces ombres soudain animées arpenteraient plus tard, de façon magiquement aléatoire, le plateau dont ils bouleverseraient la minutieuse et vulgaire ordonnance.

THÉÂTRE ET TÉLÉ : JE T'AIME MOI NON PLUS

Ce désordre amené par le théâtre sur le plateau de télévision semble une parfaite métaphore des relations que les deux espaces spectaculaires entretiennent depuis les débuts de la télé. Dans l'espace de jeu ouvert sur le plateau imaginé par Florent Jacob, on découvre soudain un décor mobile arborant le symbole du théâtre : les rideaux rouges maintenus par les embrasses. C'est le signal, le cliché qui indique que là, on va jouer, et jouer Racine, dans la plus pure tradition. Alban Vauqueur ne connaît que ce cliché, et le monde de la télévision qu'il représente se voit tout à coup totalement dérégulé par l'irruption du spectacle vivant. Il n'y a rien à faire : le théâtre, même joué par des vieux, reste cette performance éphémère qui ne peut que faire implorer les murs des studios. Ce que le court-circuit provoqué par Martin Lallemand, inspiré par le panache de Cyrano, viendra concrétiser à la fin du spectacle.

LA SALLE ET LA SCÈNE : LE VERTIGE DE L'ABYME

Il n'est pas certain cependant que le théâtre sorte vainqueur de cette confrontation : émergeant des débris du décor, Vauqueur et la troupe reviennent pour consulter les derniers scores obtenus sur cette dernière épreuve, la « carte blanche », celle qui a abouti à la semi-destruction du plateau, que l'on croyait improvisée. Et le public se demande à quoi il applaudit exactement, quel



rôle il a joué dans ce spectacle. Le rapport scène/salle prend ici une dimension vertigineuse par un phénomène de mise en abyme. La scène est investie par un plateau de télévision qui s'ouvre lui-même sur un nouvel espace théâtral délimité par des gradins, dans lequel se tiennent les épreuves. Les personnages y jouent alternativement les uns devant les autres, mais aussi devant les téléspectateurs qui sont aussi spectateurs. Lorsque le public entre au Théâtre du Vieux-Colombier, il entre en fait sur un plateau de télévision : le fléchage fluo, les tee-shirts de l'équipe d'accueil au nom de l'émission, les lumières salle qui restent allumées, les techniciens qui règlent le son, les consignes de Lisa Oullala, la lumière qui indique les moments où il faut applaudir, jusqu'au vrai visage de l'animateur qui se montre dès qu'il n'est pas à l'antenne... tout est fait pour que les spectateurs et les spectatrices que nous sommes deviennent acteurs de la pièce. Ainsi, c'est tout l'espace de la salle et de la scène qui devient une scène où nous jouons simultanément notre rôle de spectateur, celui de téléspectateur et où nous devenons aussi spectateurs de nous-mêmes, donnant au final une illustration très contemporaine du *Theatrum Mundi*.

